

Vivre à Naples, c'est comme vivre dans une opérette de Francis Lopez

les passants. Ils sont là, preuves tangibles et suffisantes d'un univers dont les codes sont très particuliers. Pour ne pas dire impénétrables.

La structure même de la ville ne se prête à aucune logique.

Jusqu'aux rues, trop entremêlées, à ne pouvoir toutes figurer sur les plans. A moins que ce ne soit fait tout exprès, par jeu pervers pour forcer le quidam à se perdre. Car enfin, le ventre de Naples est avant tout un dédale, un labyrinthe accumulé sur de multiples niveaux où les maisons n'ont cessé de se surélever au fil du temps. Cela donne d'improbables constructions, les "lievata a'sott", autrement dit, les "tire-toi-de-dessous".

Dessous, justement. Un socle de roches volcaniques que l'on a creusées, éviées, taraudées... transformant du même coup le sous-sol napolitain en gigan-

tesque carrière, en sorte de meule de gruyère à laquelle le tuf jaune fait inévitablement penser. Les strates de l'histoire se lisent couche par couche dans ces vastes souterrains. Un ensemble, une fois n'est pas coutume, étonnamment cohérent, un peu comme s'il suivait

Un univers dont les codes sont particuliers

un plan d'urbanisme extra-lucide prévoyant les évolutions à venir. Pas de heurt ni de distance entre la Naples antique, la Naples baroque ou la Naples rococo. Ainsi, la basilique médiévale de San Lorenzo Maggiore est-elle construite sur un immense marché romain et des vestiges grecs subsistent près de l'église baroque de San Paolo Maggiore. Quant à la fameuse église de Gesù Nuovo, elle a remplacé un palais dont elle a gardé la façade profane... Et encore, s'est-on amusé à accouder un salon de coiffure à une

L'éblouissant San Carlo



Toutes les couches de la société napolitaine partagent le même goût pour l'opéra.

"On a l'impression d'être dans le palais d'un empereur oriental", raconte Stendhal ébloui par l'opéra de San Carlo. Construit au XVIII^e siècle, ce lieu à l'acoustique étonnante, a vu chanter tous les grands castrats. Le public s'évanouissait de bonheur en écoutant ces "voix blanches". Aujourd'hui, ce répertoire a quasiment disparu. Mais le "San Carlo" est resté une grande scène lyrique mondiale.





A l'hôpital des poupées, Luigi Grassi restaure statuettes saintes, personnages de crèche et jouets anciens.

basilique, une boucherie à une chapelle... Les styles s'entrechoquent, le dénuement fait face à l'ostentation, le populaire arrive en contrepoint du sacré. La cité n'a jamais renié son passé et continue d'accorder une grande importance aux traditions. *"Nous ne faisons que maintenir les choses en l'état"*, explique le propriétaire d'un célèbre café littéraire, *Le Gambrinus*

fréquenté, entre autres, par Oscar Wilde, d'Annunzio ou Stendhal.

Il est vrai qu'au premier regard, Naples ressemble à une image d'Epinal. Le linge est effectivement suspendu au-dessus des ruelles, les palais aux murs lépreux cohabitent réellement avec les habitations populaires. En italien on parle de *Palazzo* pour les premiers et de *Basso* pour les seconds.

Arrêtons-nous un instant au *Basso*...

Il s'agit d'une pièce unique où l'on a agencé comme on a pu, un lit, une table, une commode et surtout une télé support à verge phosphorescente... La porte, toujours ouverte, donne de plein

pieds sur la rue. C'est à croire que l'idée d'intérieur et d'extérieur, de privé et de public, de caché et d'ouvert, n'existe pas. On devrait d'ailleurs carrément supprimer les verbes "entrer" et "sortir" du phrasé napolitain pour ne garder que le beaucoup plus amusant "entremêler".

Une actrice romaine décrit la vie napolitaine en la comparant à *"un fleuve qui ne s'arrête jamais"*. Les grands écrivains voyageurs des siècles derniers y

ont trouvé l'exaltation de la révélation.

C'est ainsi que Goethe écrivit : *"A Naples chacun vit*

dans l'ivresse de l'oubli de soi. Il en va de même pour moi. Je me reconnais à peine..."

Jean-Noël Schifano, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la ville -il est citoyen d'honneur-, parle franchement d'une "civilisation napolitaine". *"Nous allons bientôt célébrer le 450^e anniversaire du refus de l'Inquisition. Quel autre lieu au monde peut se vanter d'une telle résistance ?"* Laquelle résistance s'est exercée dès l'Antiquité puisque sous l'Empire romain, les Napolitains ont refusé de parler latin...

En fait l'image de cité gouailleuse, vulgaire, gesticulante, paresseuse, ridi-

Arrêtons-nous un instant au Basso

Cravates pour présidents

Attention Gotha ! Depuis 1914, Marinella, fabrique et vend des cravates aux grands de ce monde.

Sur les murs de la boutique Marinella, de petits cadres discrets livrent les appréciations de quelques amateurs très prestigieux. On peut ainsi contempler le papier à en-tête de Clinton et de Kohl, de Mitterrand et Chirac... Car ici, on traite d'affaires sérieuses : le choix de cravates. Mais qu'ont-elles de plus que les autres, ces cravates, pour faire ainsi courir le Gotha ? Un rien, un-je-ne-sais-quoi, un petit quelque chose qui fait que... Les dessins ? A part quelques marguerites disséminées ça et là, il sont presque toujours classiques et sobres, jetant quelques infimes nuances de qualité et de goût qui font peut-être toute la différence.



Depuis 1914... Aujourd'hui, c'est Maurizio Marinella, le petit-fils de l'un des fondateurs qui officie. Il dessine les modèles, choisit les soies et sacrifie un rien à la modernité en rendant certaines pièces totalement imperméables. Sans doute pour ne plus craindre les chutes d'expresso...

E. Marinella - Riviera di Chiaia, 287 Napoli. Tél. : 764.42.14.

Une cravate coûte 110 000 L et sur mesure 130 000 L.

VYAGER

VYAGER

magazine

n°78

pratique & art de vivre

20

ITALIE DU SUD

Baie de Naples, Pompéi, Capri...

